

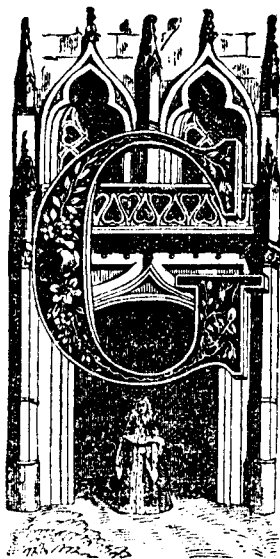
FEUILLETON.

MADELEINE ET GILBERTE.

ROMAN.

(Suite.)

IX.



GILBERTE et Madeleine se promenaient dans le parc avec cette douce et charmante inquiétude du cœur que frappe une passion encore ignorée. Tour-à-tour silencieuses et expansives, heureuses de dire, plus heureuses de songer, elles avaient déjà vingt fois traversé le parc depuis l'étang jusqu'au perron, quand Gilberte aperçut, au-dessus d'une grande haie de sureaux, le chapeau à plume de Sibbecaï.

Elle tressaillit et se pencha pour effeuiller une rose.

— Voyez-vous, ma cousine ? lui dit Mlle de Verteuil.

— Oui, oui, j'ai reconnu le grand chapeau.

— Qu'a-t-il donc à faire dans le parc ? Allons de son côté.

— Allons, si vous voulez.

Les voyant venir, Sibbecaï les salua profondément, et, sans dire un mot, il continua de marcher le long de la haie. Il revint bientôt sur ses pas, examinant en détail la haie, le mur, le fossé :

— Ils pourront y venir, mais il y en aura plus d'un qui ne verra plus le *somnal kham* (le soleil d'or). Je les coucherai là-dedans avec la vieille *meripô* (la mort).

Les deux cousines se regardèrent avec surprise et avec effroi.

Sibbecaï, à son retour de Rouvray, avait voulu voir de point en point les murs du château pour chercher des moyens de défense en cas d'attaque.

Le soleil, qui s'était caché sous les nuages depuis près d'une demi-heure, ayant reparu dans tout son éclat, Sibbecaï, l'ami du *kham*, c'est-à-dire du soleil, sembla s'épanouir comme une plante

Louise veillait seule, et la tête penchée
Ses regards s'arrêtaient sur la voute étoilée
Que souvent lui cachait un nuage fuyant ;
Puis ensuite le ciel devenait plus brillant.
Le vent qui gémissait au milieu du silence
Dans son ame réveille, entretient la souffrance.
Et de tristes pensers passaient dans son esprit,
Phantomes fugitifs dont son cœur se nourrit.
Pourquoi donc suis-je triste ? ah ! la vie est amère.
Edouard ! non, nul bruit au chemin solitaire.
Qui sait s'il reviendra, s'il reverra jamais
Le toit qui l'a vu naître et nos bocages frais ?—
Sa nef fendre les flots ? Les dangers, la misère
Ont, partout, assiégé sa nouvelle carrière.
Peut-être, hélas ! la mort sans cesse sur ses pas
A moissonné ses jours au milieu des combats,
Et ses os dispersés sur la terre lointaine,
Privés de sépulture y blanchissent la plaine.
Et ses yeux attendris se remplissaient de pleurs ;
Sa bouche murmurait des accents de douleurs.
Pourquoi craindre les jours que le tems me destine.
Edouard pourrait-il,—non, son ame divine
Ne voudrait pas tromper,—j'accuse à tort son cœur.
Et le passé pour nous si rempli de bonheur.
Ah ! qu'il est, déjà, loin le tems où l'espérance
Nous tenant enchaînés sous sa douce puissance,
Aux pieds de sa Louise Edouard chaque jour
Venait me raconter ses vœux et son amour.

Ainsi l'inquiétude en son ame oppressée,
Augmentait son ennui, déchirait sa pensée.

Un bruit sourd résonne, soudain, sur le côteau
Un guerrier inconnu parut dans le château.
Le cœur bat à Louise ; elle craint, elle espère :
Edouard l'avait-il envoyé vers sa mère ?
Mais pourquoi se tait-elle ? elle semble pâlir,
Un mot qu'elle étouffa venait de la trahir.
Après avoir gardé quelque tems le silence,
Louise, lui dit-elle, on a tous sa souffrance,
Mais a la supporter on montre son grand cœur ;
Et le courage est fait pour braver le malheur.
C'était mon seul enfant ! Mais qu'as-tu donc Louise,
Oh ciel je n'en puis plus ! ah ! ma tête se brise.
Edouard ! Edouard ! s'écrie avec douleur
Louise qui soudain tombe de sa hauteur.
Le château retentit. La mort sur son visage
Semblait avoir, déjà, répandu son ombrage.
A ce spectacle ému le guerrier valeureux
Sentait couler les pleurs qui tombaient de ses yeux.
Hélas ! c'en était trop pour le cœur de la mère,
Ses glas tintaient, le soir, au village en prière.

VIII.

Edouard reposait auprès du vieux château.
On avait sous des pins déposé son tombeau.
Longtems encore après Louise, comme une ombre,
Se glissait tous les soirs sous leur feuillage sombre.
Et priait à genoux à côté d'une croix ;
Les échos gémissants répondaient à sa voix.
Dans le château désert les oiseaux des ténèbres
Perchés sur les lambris poussaient des cris funèbres,
Tandis que la tempête au milieu de leurs cris,
Par terre avec fracas, jetait quelque débris.
Et l'on dit que depuis on voit de ces collines,
Un spectre blanc la nuit errer dans les ruines.

F. X. G.